

<https://ricochets.cc/Le-principal-ennemi-du-pouvoir-c-est-la-vie-et-son-insolente-liberte.html>



Le principal ennemi du pouvoir, c'est la vie et son insolente liberté

- Les Articles -

Date de mise en ligne : lundi 31 mai 2021

Copyright © Ricochets - Tous droits réservés



Le crime contre l'humanité est l'acte fondateur d'un système économique qui exploite l'homme et la nature. Le cours millénaire et sanglant de notre histoire le confirme. Après avoir atteint des sommets avec le nazisme et le stalinisme, la barbarie a recouvré ses falbalas démocratiques. De nos jours, elle stagne et, refluant comme un ressac dans une passe sans issue, elle se répète sous une forme parodique.

C'est ce ressassement caricatural que les gestionnaires du présent s'emploient à mettre en scène. On les voit nous convier benoîtement au spectacle d'un délabrement universel où s'entremêlent goulag sanitaire, chasse à l'étranger, mise à mort des vieux et des inutiles, destruction des espèces, étouffement des consciences, temps militarisé du couvre-feu, fabrique de l'ignorance, exhortation au sacrifice, au puritanisme, à la délation, à la culpabilisation.

L'incompétence des scénaristes attirés ne diminue en rien l'attrait des foules pour la malédiction contemplative du désastre. Au contraire ! Des millions de créatures rentrent docilement à la niche où elles se recroquevillent jusqu'à devenir l'ombre d'elles-mêmes.

Les gestionnaires du profit sont arrivés à ce résultat auquel seule une réification absolue aurait pu prétendre : ils ont fait de nous des êtres apeurés par la mort au point de renoncer à la vie.

La propagation d'une mentalité carcérale

Au nom du mensonge que la propagande appelle vérité, on laisse un traitement politique et policier se substituer au traitement sanitaire que requiert le simple souci du bien commun. Nul n'est dupe du tour de passe-passe : les gouvernants dissimulent et cautionnent ainsi la mise à mal des hôpitaux publics à laquelle la cupidité les enjoint de recourir.

Colère et indignation n'ont pas fait varier la pression étatique, qui expérimente le degré d'abjection auquel la servilité des populations peut tomber sans se rompre. Les misérables au pouvoir se moquent bien de quelques coups de gueule corporatistes et syndicaux. L'insulte et l'exécration ne sont-elles pas une façon de les reconnaître, sinon de leur faire allégeance ?

Tandis qu'analystes et sociologues débattent du capitalisme, les ubuesques mafias du profit et leurs palotins étatiques poursuivent en toute légalité la mise à mort rentabilisée du vivant. En attendant la prochaine alerte épidémique, les petits fours de l'hédonisme sont servis à ceux qui ont pris le risque de se faire vacciner avec des

Le principal ennemi du pouvoir, c'est la vie et son insolente liberté

produits dont l'efficacité qu'on leur prête, à tort ou à raison, s'inscrit dans le contexte d'une économie où la cotation boursière et les bénéfices concurrentiels ont un rôle prédominant. Louons les citoyens qui sont entrés courageusement dans la lice des lessives émérites, où un blanc lave plus blanc que l'autre. Il est vrai que n'avoir pas peur n'a pas le même sens selon qu'à longueur d'incarcération les populations acceptent de s'exposer à des radiations et à des poisons qui les tuent. Ou si, au contraire, elles s'insurgent contre les nuisances, les éradiquent et passent outre aux décrets qui les légalisent.

La pensée du pouvoir est une pensée morte, elle vole au ras des tombes. Son odeur de charogne est l'odeur de l'argent. Elle nous suffoquera tant que nous la combattons dans ses cimetières au lieu d'édifier des lieux de vie et d'y entretenir une guérilla avec des armes qui ne tuent pas â€” et dont, en conséquence, nos ennemis ignorent la portée. Comment tolérer plus longtemps que la peur de mourir d'un virus nous empêche de vivre ?



Les Champs-Élysées en plein confinement, le 4 avril 2020.

Avec ses hauts et ses bas, l'existence quotidienne ne démontre-t-elle pas que rien ne restaure mieux la santé que la fête et la jouissance ? Le plaisir du corps attentif aux saveurs, aux caresses, aux ambiances chaleureuses stimule les défenses immunitaires de l'organisme. Il prémunit contre les cris d'alarme que la douleur pousse dans l'urgence, quand il est trop tard, quand le mal est fait. Il ne faut pas être grand clerc pour le savoir.

Jamais le crime contre le vivant n'a été glorifié avec un tel cynisme, avec une telle stupidité goguenarde. Tout a été et est mené à rebours. À l'instar de la fameuse dette sans fond et sans raison, le gouffre de la pandémie engloutit tout ce qui passe à portée. Ravages de la dégradation climatique, effets meurtriers de la pollution et des nourritures empoisonnées, cancers, infarctus, agressivité suicidaire, troubles mentaux, allez hop, passez muscade !

La vérité du système économique dominant est le mensonge qui fait du monde à l'envers la norme et la réalité. Les masques voilent le sourire, étouffent la parole, sidèrent les enfants confrontés à un familier qui leur devient étranger.

La malédiction du travail est devenue une hantise, les enseignants sont trop préoccupés de gestes sécuritaires pour enrichir leur savoir et celui des autres. Nos sociétés sont lentement gangrenées par la banalisation d'un comportement obsidional, ainsi que l'on nomme l'angoisse agressive qui s'empare des habitants d'une ville assiégée. Le repli terrifié, la défiance et la paranoïa s'inventent alors des ennemis intérieurs à pourchasser. En l'occurrence, le principal ennemi est clairement identifié, c'est la vie et son insolente liberté.

Certes, nous sommes accoutumés de longue date aux pratiques de la jungle sociale, puisque nous y sommes confinés dès notre naissance. Toutefois, les pires époques d'obscurantisme et de despotisme absolu gardaient une fenêtre ouverte sur une réalité autre. Si illusoire qu'il fût, le principe d'espérance galvanisait les vellétés de révolte.

La réclusion à perpétuité à laquelle la glaciation du profit nous condamne a prévu des barreaux qui emprisonnent nos rêves. Foutriquets écologistes, avez-vous pensé à ce paradigme ?



Un marquage au sol pour distancier les personnes dans une queue.

Le grand renversement

Privés du droit à la vie que le privilège même de l'espèce humaine a rendu imprescriptible, nous n'avons d'autre choix que de le restaurer et de lui assurer une souveraineté à laquelle nous n'avons jamais cessé d'aspirer. Le principe « rien n'est vrai, tout est permis » a, pendant des millénaires, répondu à la préoccupation majeure du Pouvoir hiérarchisé : favoriser un chaos où le rappel à l'Ordre vînt justifier et affermir son autorité. Rien de tel que le spectre de l'anarchie, du non-pouvoir, de la chie-en-lit, pour nous protéger des voyous en nous poussant dans les bras sécuritaires de l'État-voyou.

Cependant, renversé et saisi dans une perspective de vie, le même propos marque une détermination radicalement différente. Il exprime une volonté de tout reprendre à la base, de tout réinventer, de tout rebâtir en nous désencombrant d'un monde figé par la glaciation du profit. Aucune baguette magique ne brisera les chaînes que notre esclavage a forgées mais j'aimerais assez que l'on inclue dans le poids excessif qu'on leur attribue la croyance à l'immortalité transmise et affermie de génération en génération qu'elles sont irréfragables, qu'aucun effort ne peut les briser.

Un véritable effet d'envoûtement accrédite la fable d'une impuissance native de la femme et de l'homme. Il contrecarre au départ les tentatives d'émancipation qui jalonnent l'histoire. Cela fait des siècles que les victoires de la liberté célèbrent leurs défaites, que le culte des victimes honore la vocation sacrificielle et flétrit nos sociétés en les militarisant.

Briser l'envoûtement ne ressortit pas du Que faire ? léniniste, il ne procède pas d'un défi insurrectionnel. À quoi tient la cohérence et la paradoxale rationalité de cet ensorcellement universel ? À une gestion des êtres et des circonstances, que le Pouvoir a longtemps attribuée à une intervention surnaturelle. La fable d'un mandat céleste délivré par des Dieux prêtait à une brute rusée et tyrannique les traits redoutables d'un extraterrestre, jeteur de foudre et de sorts. La décapitation de Dieu et de Louis le seizième, dernier monarque de droit divin, a mis un terme non au Pouvoir mais à la peur d'être agrippé par lui à la moindre velléité contestataire.



Des pancartes lors du confinement en mai 2020, à Paris.

Si meurtrière qu'elle demeure, l'autorité étatique a perdu ce qui lui restait de prestance, tant l'accable le ridicule de ses incontinences. À quoi s'ajoute la fronde des femmes qui, de leur doigt inexorable, crèvent le « mauvais oeil » que le patriarcat s'obstine à darder sur elles.

Ce qui s'annonce a contrario d'un tel délabrement n'est pas moins évident. Un irrésistible mouvement de bascule s'amorce partout dans le monde. Il a son rythme et ses conditions propres. La renaissance du vivant marque les premiers pas de l'être humain sur une terre dont il a été spolié. Ce renouveau n'a que faire de prophètes, de Cassandre, d'aruspices. Le défi l'indiffère, la résistance lui suffit.

Le capitalisme apocalyptique et le catastrophisme anti-capitaliste forment les deux pôles contraires d'où s'apprête à jaillir, tel un arc électrique, un fulgurant retour à la vie. Sous la résignation de millions d'existences condamnées à la répression et à l'ennui (ce grand dissolvant des énergies), une force insurrectionnelle s'accumule qui, dans le temps non mesurable d'un éclair, va balayer nos petites luttes corporatistes, politiques, concurrentielles, sectaires.

Une révolution larvée, morcelée, parcellaire, émiettée cherche confusément le point de jonction où, dans une colère commune, l'individu et le collectif retrouveront la lucidité et leur unité. La lourdeur du mensonge et de sa crédibilité avaient à l'époque de Goebbels le poids d'une vérité à laquelle la mystique nationaliste et le dynamisme du capitalisme prêtaient une cohérence illusoire.

Qu'en est-il aujourd'hui ? Le dynamisme du capitaine d'industrie à€" que la focalisation financière et spéculative du capitalisme a laissé pour compte à€" n'alimente plus la moindre espérance d'amélioration sociale. Les multinationales brisent dans l'oeuf les politiques protectionnistes, nationalistes, souverainistes. La faillite avérée des grandes vérités scientifiques gangrenées par le profit a entraîné dans la débâcle l'idée de progrès, longtemps perçue comme bénéfique, en raison du confort qu'elle procurait à la survie.

Les héritiers des experts qui jurèrent que le nuage de Tchernobyl avait évité le beau ciel de France ont discrédité irrémédiablement le milieu des savants en général et de la médecine en particulier. Je ne sais si l'autodéfense sanitaire ira jusqu'à l'automédication assistée, mais il n'est pas douteux que la relation entre patient et aide-soignant prendra un tour moins mécanique, moins mercantile. Plus humain, plus affectif.

À l'encontre des sondages, des baromètres statistiques et autres officines d'opinions préfabriquées, l'innovation et l'inventivité se donneront libre cours, explorant de nouveaux territoires, essaimant pêle-mêle aberrations et créations de génie. L'intelligence sensible triera, affinera, reconnaîtra les siens comme elle en use en recueillant les dons que la nature prodigue, sans réserve ni discernement. L'intelligence sensible est la nouvelle rationalité.

Miser sur l'autonomie individuelle et collective

Oui, je fais confiance à cette intelligence sensible qui fut si longtemps occultée et discréditée par l'intelligence intellectuelle. Comme le révèle l'effritement progressif de la pyramide hiérarchique, l'intellectuel n'a jamais été que l'instrument de la classe supérieure, l'esprit du maître régnant sur le corps et sur les parties inférieures de la société.

Sa fonction dirigeante s'exerce jusque dans la corrosion critique dont il infeste le vieux monde pour lequel il travaille. Le mépris dont il a accablé dès sa naissance, en France, ce mouvement de « rustaude incultes et incontrôlables » que sont censés rester les gilets jaunes, est révélateur du malaise qui le ronge. Tandis qu'une part de l'homo intellectualensis tente de rattraper sa bévée initiale et de se faire pardonner en agitant le drapeau mité des « convergences de luttes », la part de la conscience en éveil dévoile en lui, comme en chacun de nous, le drame de la pensée séparée de la vie, de l'abstraction qui nous exile de notre substance vivante. Car l'intellectualité est une tare aussi commune à tous et à toutes que la division du travail et l'invariable statut d'exploité et d'exploiteur.

Quand j'appelle au retour du vivant, à l'unité du moi et du monde, c'est cette part de conscience que j'invoque, car elle participe du devenir humain et elle a de tout temps été la lumière qui nous guidait.

La renaissance de la terre et du corps fait partie de mes rêves. J'en revendique la folie subjective.

La conscience humaine est ce fond de pensée universelle qui est la réalité la mieux partagée et la plus refoulée de notre histoire. Ce qui la frappait d'interdit se délite, ce qui va l'embraser à€" voire l'illuminer, à tous les sens du terme à€" n'est guère plus qu'une étincelle, mais elle ne s'éteint pas. Dès lors, pourquoi ne pas miser sur la combustion qui brasille au coeur de nos désirs ?

La renaissance de la terre et du corps fait partie de mes rêves. J'en revendique la folie subjective. Je m'autorise à en vouloir réaliser les desseins, tant se multiplient en nous et autour de nous les jeux du possible et de l'impossible. Les militants de l'espérance et de la désespérance sont fondés, j'en conviens, à taxer d'optimisme, de chimère, de fantasme, nombre de mes idées qui contribueraient à les nourrir s'ils ne les ingéraient pas comme une pure tambouille intellectuelle. L'éveil du vivant est une menace pour les petits marquis de l'idéologie. Les coups de pied au cul décochés au Pouvoir les atteignent au fondement.

La vie est une fête, faisons fête à la vie

J'incline à penser qu'une conscience éveillée ébranle plus aisément le monde que le déferlement de l'enthousiasme grégaire. La radicalité est un rayonnement attractif, un raccourci qui coupe les voies ordinaires de la réflexion laborieuse. Créer mon bonheur en favorisant celui des autres s'accorde mieux à ma volonté de vivre que les lamentations de la critique-critique, dont le mur obture ou, du moins, assombrit nos horizons.

Il est des flambées d'impatience où je crierais volontiers « Lâchez tout ! Balayez vers l'égout les thuriféraires de l'argent ! Brisez les amarres du vieux monde, prenez à bras le corps la seule liberté qui nous rende humains, la liberté de vivre ! »

Je n'ignore pas que recourir aux mots d'ordre et aux objurgations accorde plus d'importance à la chape d'inertie qu'à la conscience qui la fissure et la brisera en son temps. Mais rien ni personne ne m'empêchera de me réjouir à la pensée de n'être pas seul à appeler de mes voeux une tornade festive qui nous délesterait, comme d'une mauvaise colique, des morts-vivants qui nous gouvernent. Le retour de la joie de vivre se moque de la vengeance, du règlement de compte, des tribunaux populaires. Le souffle des individus et des collectivités passe outre aux

Le principal ennemi du pouvoir, c'est la vie et son insolente liberté

structures corporatistes, syndicales, politiques, administratives, sectaires, il évacue le progressisme et le conservatisme, ces mises en scène d'un égalitarisme de cimetières, qui est désormais le lot des démocraties totalitaires. Il ouvre à l'individualiste, aigri par le calcul égoïste, les voies d'une autonomie où se découvrir comme un individu, unique, incomparable offre la meilleure garantie de devenir un être humain à part entière.

L'individu prend conseil, mais refuse les ordres. Apprendre à rectifier ses erreurs le dispense des reproches. L'autonomie s'inscrit dans le dolce stil novo (le doux style nouveau) voué à supplanter le règne de l'inhumain.

Laisser pourrir ce qui pourrit et préparer les vendanges. Tel est le principe alchimique qui préside à la transmutation de la société marchande en société vivante. N'est-ce pas l'aspiration à vivre en dépassant la survie qui met partout en branle l'insurrection de la vie quotidienne ? Il y a là une puissance poétique dont aucun pouvoir ne peut venir à bout, ni par force ni par ruse. Si la conscience tarde à s'ouvrir à une telle évidence, c'est que nous sommes accoutumés à tout saisir par le petit bout de la lorgnette, nous interprétons nos luttes quotidiennes en termes de défaites et de victoires sans comprendre que c'est l'anneau dans le nez qui nous conduit à l'abattoir.

À errer entre dépérissement et renouveau, nous avons acquis le droit d'esquiver et de quitter une danse macabre, dont nous connaissons tous les pas, pour explorer une vie dont nous n'avons eu, hélas, à connaître que des jouissances furtives. La nouvelle innocence de la vie retrouvée n'est ni une béatitude ni un état édénique. C'est l'effort constant que réclame l'harmonisation du vivre ensemble. À nous de tenter l'aventure et de danser sur le sépulcre des bâtisseurs de cimetières.